

une politesse si parfaitement graduée et hiérarchique que la science de l'étiquette pouvait être considérée chez lui comme un talent supérieur.

Il suffisait, pour en juger, de le voir, à ses dîners du lundi, offrir lui-même aux trente convives réunis à sa table, la bombe glacée qui était l'entremets invariable.

— M. le Sénateur, aurai-je l'honneur de vous offrir de la bombe ?

— Madame la comtesse de C., vous offrirai-je de la bombe ?

— Général N., je vous offre de la bombe ?

— Colonel P., de la bombe ?

Et ainsi de suite jusqu'au moins important des convives à qui il disait :

— Monsieur D ?, — et rien de plus.

Il est bien entendu que refuser sa bombe eût été un manque de savoir vivre *inexcusé* pour tout autre que l'égal du Maréchal.

Le Maréchal représentait dignement ; sa maison était parfaitement tenue, mais sans ostentation. Chaque lundi, il y avait dîner ou bal à l'hôtel de la rue Boissac ; dîner l'été, bal l'hiver.

Pour les bals, les salons étaient ouverts à 8 heures et demie. A l'heure militaire, tous les officiers de l'état-major, rangés le long du mur, à côté de la porte d'entrée, à laquelle le Maréchal faisait face, se tenaient prêts à offrir, à tour de rôle, le bras aux dames et à les conduire aux places qu'elles préféraient.

Il fallait trois personnes, dont une femme, pour que l'orchestre commençât : un valseur, une valseuse et un spectateur.

Dès qu'il y avait deux dames le quadrille s'organisait.

A minuit juste, les domestiques faisaient irruption dans les salons et éteignaient lampes et bougies. Déroute générale.

C'était pour cela peut-être que l'on s'amusait beaucoup aux bals du maréchal ; on aime une musique militaire qui passe, précisément parce qu'elle passe.

Nous avons dit que Castellane imitait Frédéric. Il avait en effet, sur la discipline, des idées prussiennes : même inflexibilité, même raideur. Suivant lui, un soldat devait être partout un soldat : à la caserne, au bal, à la promenade, à table, au lit.